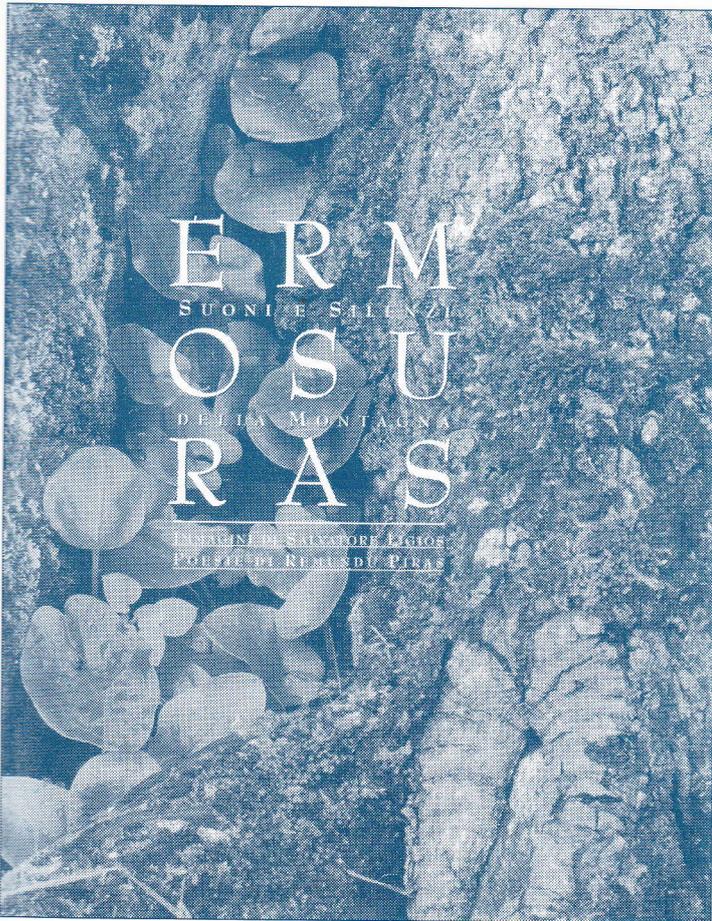


ERMOSURAS



Remundu Piras (Villanova Monte Leone 1905-1978) a dominé pendant un demi-siècle par son formidable talent les concours de poésie improvisée.

C'est en effet en 1924, très jeune puisqu'il n'avait que 19 ans, qu'il commença à se produire sur scène en obtenant immédiatement un grand succès grâce à sa capacité extraordinaire à communiquer avec les foules.

Sa dialectique, formée à «l'école» de Villanova Monte Leone qui avait déjà produit de nombreux talents l'opposa à **Salvatore Tucconi**, de 20 ans son aîné mais qui débuta plus ou moins à la même époque.

C'est grâce à ces deux «cantadores» pleins de talent, à leur rivalité enflammée qui transportait le public sur toutes les places de la Sardaigne que «l'oral composition» de l'île atteint ce niveau qui la détache d'autres régions méditerranéennes.

Le talent poétique de R. Piras s'exprima aussi dans des périodes de «réflexion» ou de «méditation», c'est-à-dire écrites, qui le relient à la poésie sarde contemporaine et c'est grâce à lui qu'un pont est jeté avec les origines de la poésie antique.

Son style pur, dépouillé de tout ornement superflu grâce à sa longue pratique des concours de poésies improvisées le rattache tout naturellement à la grande poésie traditionnelle.

Remundu Piras, le «re-pastore» nous entraîne derrière un troupeau imaginaire à travers une Sardaigne déserte. Nos yeux se fixent sur le détail d'un tronc d'arbre ou d'un feuillage, d'une fleur ou d'une goutte de rosée qui brille au soleil pour ensuite aller se perdre dans l'infini d'un ciel de crépuscule. Le silence est interrompu par le murmure d'un ruisseau ou la plainte d'une fontaine, le chant d'un oiseau ou le coassement d'un crapaud.

Dans sa solitude le berger dialogue avec la nature, et c'est dans sa langue antique, - la plus authentique des langues romanes aux dires de certains linguistes -, qu'il nous fait partager sa conception tenace et profonde de la liberté à la base de l'individualisme de la culture pastorale.

N. Tomasi

JOSÉ LORENZI

Un art serein

L'œuvre d'un peintre se feuillette comme un grimoire compliqué et imprévisible. Cependant des cycles apparaissent, organisés autour d'un thème, illustrant une même esthétique. Une cohérence interne s'y dessine qui donne une structure à l'imaginaire. L'art de José Lorenzi connu ainsi de multiples métamorphoses : au lyrisme de l'orogénèse, aux dissonances des anti-expositions, à la tentation morbide d'un Testament désespéré, succéda l'apprentissage de la sérénité. Lissée par une plongée dans d'apaisantes réminiscences sa toile chante aujourd'hui l'allégresse d'une renaissance et célèbre les noces de l'art et du monde. Surgit un univers neuf, brillant de beautés virginales.

L'espace y est évoqué selon des perspectives amples et des vues panoramiques. Le peintre ne connaît ni intimité voluptueuse ni repli sécurisant : il creuse dans ses paysages des trouées vers l'ailleurs, il cerne baies et ports de l'immensité d'une mer sans finitude, il déplie les villes en des étendues planes que ne borne aucune frontière. La spatialité s'organise selon une linéarité qui favorise un délire d'expansion. Une dynamique interne donne aux lieux un élan libérateur : la terre fuit à la rencontre du ciel, les ruelles courent vers on ne sait quel ailleurs, la ville semble aspirée par un vertige ascensionnel.

La géométrisation des formes qui accroît cette impression de mobilité organise aussi sur la toile une confrontation des éléments. L'eau et l'azur, le roc et le nuage, le tactile et l'immatériel sont pris dans un réseau de relations variées. Tantôt ils s'opposent comme des notes discordantes, tantôt ils fusionnent en un fondu voluptueux. L'île devient donc le réceptacle de toutes ces forces en action. Champs, places ou plages sont pris dans une circulation de lumière ou dans un maëlstrom liquide. Le maquis est saisi de tournoiement, le village ondule et Bastia paraît emporté irrésistiblement vers le grand large. La Corse de poing de terre crispé, devient terre de rencontre ; réceptacle de toutes les Méditerranées la voilà qui unit l'ocre sensualité de la Toscane à l'impitoyable lumière grecque...

Le peintre a su en effet en rendre la jubilation charnelle. Il arrache les voiles de deuil pour faire de l'île une terre édenique. Une terre paisible qui offre à de jeunes femmes alanguies des havres de beauté. Une terre langoureuse où les barques à l'ancre oscillent en un imperceptible roulis. Une terre ardemment sensuelle qui puise sa force de la frénésie dionysiaque de ses couleurs : chaque explosion de tache fauve vibre avec ferveur, chaque rougeolement vacille comme une flamme embrasant êtres et choses en une contamination d'ardeur. Cette île si souvent torturée retrouve ici son innocence originelle : une humanité jeune, donc neuve, lavée de toute souillure évolue sous une lumière qui tue les questions et dissipe les angoisses. Une seule saison, l'été, ne laisse exister qu'un seul sentiment : la joie. Ainsi est rendue dans toute son épaisseur charnelle l'alacrité existentielle d'une terre qui ne cesse de renaître...

Dans cette transmutation d'une Corse tragique un lieu de bonheur se lit l'unité de l'œuvre et la vigueur du processus créateur du peintre. L'art pour lui n'est pas laborieuse imitation du réel mais hardie métamorphose. C'est pourquoi il refuse de s'attacher à la minutieuse reproduction du détail pour capter l'essentiel : une épure de beauté. Femmes sans visage, bouquets sans pétales, sable sans grain expriment l'essence de l'humain et du monde. Une même abstraction pétrit êtres et choses, revêtues non tant dans ce qu'ils sont que dans ce qu'ils devraient être : édatants de vitalité et d'allégresse. Lumineuse et chantue la palette de l'artiste fait surgir une série de visions qui se répondent avec cohérence, la cohérence d'un imaginaire saisissant de force et dionysiaque par sa ferveur.